

La marche du peuplement

Alain Laberge et Yves Hébert

Volume 3, numéro 3, automne 1987

La mosaïque régionale de Québec : Beauce, Charlevoix, Côte-du-Sud, Lotbinière, Portneuf

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, A. & Hébert, Y. (1987). La marche du peuplement. *Cap-aux-Diamants*, 3(3), 33–36.



Jeunes orphelins défrichant une terre sous la direction de l'abbé Brousseau, à Saint-Damien, vers 1905. (Carte postale).

LA MARCHÉ DU PEUPELEMENT

par Alain Laberge et Yves Hébert*

«**A**u Canada, la seigneurie a précédé tout le reste», a écrit un jour l'historienne Louise Deschênes. Cet énoncé ne saurait mieux convenir à la Côte-du-Sud. En effet, cette région est pratiquement née en moins d'une semaine, à l'automne de 1672. Le 29 octobre et le 3 novembre de cette année-là, l'intendant Jean Talon concède dix seigneuries le long de la rive sud de l'estuaire du Saint-Laurent, depuis Beaumont jusqu'à l'Islet-du-Portage. Avant cette date, la Côte-du-Sud n'était constituée que de la seigneurie de la Rivière-du-Sud (Montmagny), avec les îles aux Oies et aux Grues, concédée en 1646, et la seigneurie des Aulnaies (Saint-Roch), concédée en 1656. Après la grande distribution de 1672, quelques autres concessions, sous la première administration de Frontenac, compléteront le long ruban seigneurial de la Côte-du-Sud.

Mises à part quelques tentatives d'établissement isolées auparavant, le peuplement de la Côte-du-Sud démarre véritablement en 1672. Le peuplement ne se heurte pas à une occupation amérindienne permanente du territoire. Les populations autochtones de la région ont plutôt l'habitude, semble-t-il, de descendre vers le fleuve l'été pour profiter de la pêche et de s'enfoncer dans les bois en hiver. Ces passages saisonniers n'étaient donc pas de nature à contrecarrer la colonisation française. Il convient de signaler toutefois un incident survenu à l'Île-aux-Oies en 1655, alors que des Iroquois attaquent une famille vivant là depuis peu.

Au XVIII^e siècle, la répartition de la population de la Côte-du-Sud est inégale d'une seigneurie à l'autre. L'action du seigneur, et en particulier sa résidence sur les lieux mêmes, constitue apparemment un facteur déterminant de l'ampleur du peuplement. La Côte-du-Sud présente donc une alternance de seigneuries plus ou moins peuplées. Les seigneuries de la Grande Anse illustrent fort bien les variations possibles entre les niveaux de population de localités voisines. À la fin du XVIII^e siècle, la Rivière-Ouelle, où réside le seigneur, est un des fiefs les plus peuplés de toute la région avec 143 personnes; la Pocatière, bien que non négligée par un seigneur demeurant à Québec, ne compte que 81 personnes; tandis que les Aulnaies, à peu près ignorée par le seigneur, affiche un total désolant de 30 personnes. D'autres seigneuries, comme Beaumont et la Rivière-du-Sud, bénéficieront des initiatives de leur seigneur.

Parmi les premiers colons de la Côte-du-Sud, on trouve des familles, certaines très jeunes, d'autres beaucoup moins, provenant des plus anciennes seigneuries autour de Québec, notamment l'Île d'Orléans et la Côte de Beaupré. Souvent, des liens de parenté rapprochent les familles migrantes et favorisent leur enracinement.

* *Historiens*



Jean Talon
(1626-1694). Nommé
intendant de la
Nouvelle-France
quelques mois après la
prise en charge de la
colonie par Louis XIV,
il y fit deux brefs séjours:
1665-1668 et
1670-1672.
(Archives nationales
du Québec).

À ces noyaux familiaux, s'ajoutent plusieurs célibataires. Des Français d'abord, issus des vagues successives d'immigration des années 1660 et 1670; mais aussi de jeunes Canadiens parvenus à l'âge de s'établir. Pour ces célibataires, un mariage rapide, surtout avec des filles de familles déjà installées, représente le meilleur gage d'un établissement durable.

Le peuplement progresse avec régularité, si bien qu'à la fin du XVII^e siècle, la Côte-du-Sud compte près de 1 000 habitants, soit environ le seizième de la population totale canadienne. Ce mouvement s'accroît par la suite au XVIII^e siècle grâce à l'établissement des descendants des pionniers qui permet de combler peu à peu les vides à l'intérieur des seigneuries et les écarts entre celles-ci. On assiste alors à de véritables échanges de population d'une seigneurie à l'autre, principalement par le fait de mariages entre jeunes gens de localités différentes. Ce brassage de population engendre le phénomène de l'essaimage de nombreuses familles dans plusieurs paroisses de la Côte-du-Sud.

L'immigration française continue néanmoins de jouer un certain rôle dans le peuplement de la Côte-du-Sud au XVIII^e siècle. Soulignons le cas des pêcheurs normands et bretons à partir de la fin des années 1730 jusqu'à la Conquête. Venus à Gaspé sur des morutiers, ils



Joseph Bouchette (1774-1841). A compter de 1801, il oeuvre sous les ordres de Samuel Holland, arpenteur général du Bas-Canada. Nommé arpenteur général à son tour, en 1803, il parcourt la région de la Côte-du-Sud au début du XIX^e siècle.
(Archives nationales du Québec).

passent l'hiver en pension chez des habitants des paroisses rurales entre deux saisons et plusieurs vont décider de rester dans la région de façon permanente: ils s'y marient, y acquièrent des terres tout en continuant, pour la plupart, à s'adonner à la pêche. Il s'agit là d'un type d'immigration française tout à fait distinctif de la Côte-du-Sud.

À l'époque de la Conquête, la Côte-du-Sud accueille également un certain nombre de réfugiés acadiens. À la fin du Régime français, la population de la région atteint les 10 000 habitants, répartis dans une quinzaine de paroisses. Les plus peuplées d'entre elles dépassent ou approchent les 1 000 personnes, comme Saint-Michel de Bellechasse et Saint-Thomas de Montmagny. La poussée du peuplement dans les rangs a provoqué la création de quelques paroisses à l'intérieur des terres, comme Saint-Pierre, Saint-François et Saint-Charles. Représentant environ le sixième de la population de la vallée du Saint-Laurent, la Côte-du-Sud est ainsi devenue une région importante.

La population double entre 1760 et 1790, puis encore une fois entre 1790 et 1830. L'accroissement démographique se traduit d'une part par le développement des villages qui occasionne, dans certaines localités comme Montmagny et Kamouraska, un déplacement du premier noyau



Le village de Montmagny au début du XIXième siècle. (Société historique de la Côte-du-Sud).

villageois; d'autre part, les seigneuries de la Côte-du-Sud se trouvent relativement saturées. Selon l'arpenteur Joseph Bouchette, qui parcourt la région au début du XIXième siècle, il reste bien peu de nouvelles terres à concéder dans la zone seigneuriale.

Après 1815, le peuplement de la Côte-du-Sud atteint l'arrière-pays. La zone riveraine déjà occupée, force la population à se diriger vers les secteurs inhabités. Plusieurs dizaines de familles se dirigent vers le Saguenay et, plus tard, vers l'Abitibi.

Le morcellement des terres, le manque de débouchés et l'absence de zones favorables à l'agri-

culture devaient entraîner dès 1840 un mouvement migratoire vers les États-Unis. Ce mouvement prend une ampleur plus considérable au fur et à mesure qu'avance le XIXième siècle. En effet, selon le géographe Raoul Blanchard, plus de 1 000 personnes quittent à chaque année la région pour les États-Unis ou pour les territoires de colonisation du Québec. Ce phénomène a même incité un généalogiste de Bellechasse à dénombrer les mariages de Franco-Américains de son comté. Au début du XXième siècle, Kamouraska est le territoire le plus affecté. En 1909, 298 personnes quittent le comté; les deux tiers se dirigent vers les États-Unis. L'émigration touchera à peu près toutes les paroisses de la région.



Groupe de colons au lac Okikiska, en Abitibi (6 juillet 1912). (Archives nationales du Québec).

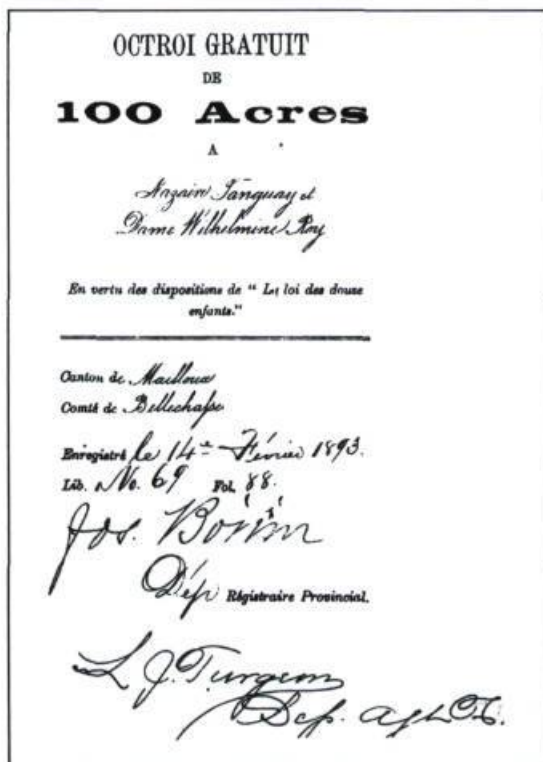


L'abbé Ivanboé Caron (1875-1941), missionnaire colonisateur pour la région de l'Abitibi. (Archives nationales du Québec).

Ce mouvement effraie les élites traditionnelles de l'époque et bientôt la nécessité de créer des sociétés de colonisation s'impose. Certains s'étaient déjà aventurés dans l'arrière-pays et avaient créé de petits îlots de peuplement agricole. C'est le cas à Notre-Dame-du-Rosaire et à Saint-Paul-de-Montmagny. Lors de leurs expéditions, les arpenteurs P.-H. Verrault et François Têtu les surnomment les «squatters». En 1849, dans le canton Montminy, Verrault constate que 45 lots sont occupés et 55 arpents défrichés. Dans

Ashburton, Têtu note, en 1859, que 16 lots sont occupés et 669 acres sont défrichés. Ce phénomène de colonisation spontanée et marginale survient bien avant les campagnes de colonisation proposées par le clergé à compter de 1850. Par la suite, il n'est pas exagéré de penser que le développement de l'arrière-pays ait été étroitement lié aux efforts du clergé pour la colonisation.

La marche du peuplement de la Côte-du-Sud suit deux voies principales au XIX^{ème} siècle. D'une part, on assiste à l'éclatement des anciennes paroisses. L'occupation intensive du territoire, l'absence de bons chemins et l'éloignement de l'église obligent des groupes d'individus à demander aux autorités ecclésiastiques et civiles l'érection de nouvelles paroisses. La création de Saint-Philippe-de-Néri, en 1870, par exemple, résulte du démembrement de Saint-Denis, Saint-Louis, Saint-Pascal, Saint-Pacôme et Mont-Carmel. D'autre part, de nombreux efforts sont tentés pour encadrer le peuplement. La Société de colonisation L'islet-Kamouraska se charge d'acheminer les colons vers l'arrière-pays et la région du Saguenay - Lac Saint-Jean. Plus tard, dans la décennie 1930, la Société de colonisation du diocèse de Québec, dont le siège social est à Sainte-Anne-de-la-Pocatière envoie les colons à Sainte-Perpétue, à Saint-Fabien-de-Panet et au Lac Frontière. D'autres créent des sociétés locales, telle la Société de colonisation no. 1 de Bellechasse, en 1869. Au XIX^{ème} siècle, les efforts individuels de certains curés, notamment Louis-François-Léon Rousseau à Montmagny pour la colonisation de Notre-Dame-du-Rosaire ou d'Alexis Mailloux pour Saint-Philémon, se soldent par des réussites parfois mitigées. L'abbé Ivanhoë Caron, missionnaire-colonisateur pour l'Abitibi, ira même jusqu'à Notre-Dame-du-Rosaire afin de convaincre les habitants de partir pour le nord au lieu des États-Unis. Un film du cinéaste Maurice Proulx, réalisé en 1938, nous apprend que dans certaines paroisses on se soucie toujours de ceux qui sont établis en terre lointaine. À Sainte-Anne-de-la-Pocatière, des fermières récupèrent vêtements et tissus afin d'aider les colons de l'Abitibi.



Billet pour un octroi de terre gratuit à Saint-Philémon (1893). (Rolande Anctil, Livre du centenaire de St-Philémon, 1886-1986).

Rester ou quitter, tel est le dilemme auquel se confrontent les nouvelles générations jusque dans les premières décennies du XX^{ème} siècle. Le peuplement de l'arrière-pays apparaît comme une solution aux problèmes de l'émigration. On rêve d'abord d'en faire des paroisses agricoles. Puis, le sol étant plus ou moins propice à la culture, les colons se tournent vers l'exploitation des ressources forestières. Depuis 1950, la population de la région diminue. Le vieillissement de la population, le départ des jeunes vers les villes et la baisse des naissances nous laissent aujourd'hui songeur quant à l'avenir de la Côte-du-Sud. ♦